



Même lorsqu'y figurent un mur de pignon américain zébré de ses *fire escapes*, un fragment de structure industrielle ou un nu féminin, les **PHOTOGRAPHIES** de Marc Leforestier sont au sens plein du mot des paysages.

D'abord parce que s'y offre au regard – **il n'y a pas de paysage sans regard pour le constituer**, au moins l'authentifier – une géographie : littéralement, l'inscriptible présence physique d'un appareil de lignes, de volumes et de rapports évaluables entre les parties, que seules la force expressive et l'harmonie des proportions agrègent en un tout. Mais ce paysage aussitôt deviné par l'œil du photographe – ou plutôt pressenti, car il faut souvent aller vite – doit encore se représenter, et c'est un autre sens du mot « paysage », comme figuration intentionnelle, agencement esthétiquement ordonné de l'espace par l'artiste. Et l'on peut s'étonner du fait que l'objectif d'un appareil soit susceptible d'une telle interprétation du réel, à l'égal du pinceau d'un peintre.

Or soixante ans avant la première héliographie, Diderot rappelait dans un de ses *Salons* ” *qu'un paysage où l'intelligence de la lumière n'est pas supérieure est un très mauvais tableau* “, et *“qu'il faut y avoir égard, pour la lumière, la couleur, les objets, les ciels, au moment du jour, au temps de la saison ; qu'il faut s'y entendre à peindre des ciels, à charger ces ciels de nuages tantôt épais, tantôt légers ; à couvrir l'atmosphère de brouillards ; à y perdre les objets ; à teindre sa masse de la lumière du soleil ; à rendre tous les incidents de la nature, toutes les scènes champêtres* “. Qu'aurait-il écrit d'autre, à feuilleter l'album de Marc, devant ces firmaments immenses écrasant les sinueux vallonnements de collines émoussées, ou les ondulations de ce flanc de femme qu'une tulle nitescente vernisse de lait, devant ces nuées de vapeur ou d'écume marine tourbillonnant dans d'orageuses coruscations d'embruns, ou les flexuosités de ce visage arrachant à l'ombre où il se noie le poudreux éclat d'une lampe, qu'un nouvel hymne à ” l'intelligence de la lumière ” ?

C'est qu'au moment de capter cette inflexion de la ligne, cette eurythmie des mesures, cette nuance du jour sur les choses, l'œil de l'artiste l'a d'emblée reconnue. Si les paysages de Marc fixent ces moments où tout son être s'est projeté vers tel fragment de réalité pour en donner représentation, le monter en spectacle, le mettre en scène, tantôt sobrement, tantôt dramatiquement, ils sont aussi traces d'un mouvement de réappropriation, d'intériorisation, à la faveur duquel l'intimité de l'artiste s'incorpore « ce morceau tendre de campagne » dont il s'est instantanément *épris*, pour parler comme Char.

En ce dernier sens les **paysages photographiques** de Marc **sont des espaces mentaux**, qui nous font puissamment signe, comme autant de poèmes.

Alain Le Gallo

Universitaire, critique d'art.